

Georg Bossong

ÉCRIRE DANS UNE LANGUE RÉGIONALE. L'EXPÉRIENCE PIÉMONTAISE VUE DE L'EXTÉRIEUR.

[(116) In : Sergio Gilardino et Bruno Villata (eds), *II° Convegno internazionale sulla lingua e la letteratura del Piemonte – Vercelli 2000*. Vercelli : VercelliViva, 159-193.]

1. L'ANTAGONISME LINGUISTIQUE DE NOTRE TEMPS

Nous vivons une époque de changements dramatiques. La situation des langues dans le monde est bouleversée en profondeur, elle se transforme avec une rapidité vertigineuse. À première vue, le constat qui s'impose c'est que la diversité linguistique de l'humanité est en train de disparaître : la multiplicité des langues fond comme neige au soleil. Plus que jamais dans l'histoire, les langues dites « minoritaires » sont menacées par les quelques langues fortes, les langues nationales et internationales qui subsistent encore et qui prospèrent et se développent au détriment de tant d'autres. À plus long terme, même ces langues-là paraissent en danger : l'ascension de l'anglais, seule langue universelle de notre temps, semble irrésistible. Et pourtant – avec cet accroissement d'unités de plus en plus étendues, avec l'avènement de langues de plus en plus puissantes, avec la domination de plus en plus écrasante d'une seule d'entre elles, nous assistons à une poussée inouïe de langues régionales et locales, à une prise de conscience généralisée des dangers associés à l'uniformisation langagière, au retour massif de revendications identitaires ancrées dans un environnement immédiat et ancestral. La situation linguistique de notre temps est caractérisée par ces deux mouvements divergents, par la lutte qui se joue entre deux forces opposées, par un antagonisme fondamental. À la globalisation galopante, nous opposons (ou du moins certains d'entre nous opposent) une résistance « particularisante » si j'ose dire ; face à l'envahissement d'une civilisation mondiale de plus en plus superficielle et monotone, quelques-uns d'entre nous prennent résolument la défense du droit à la différence – droit inaliénable et fondamental s'il en est. Ces dernières décennies ont vu l'avancement d'une monoculture à l'échelle mondiale, mais elles ont vu également la montée jusqu'à inégalée des particularismes, la renaissance de cultures régionales.

Parmi les quelque six milles langues encore en usage dans le monde d'aujourd'hui, trente-six seulement sont parlées par plus de vingt millions de locuteurs. L'immense majorité des langues sont pratiquées par d'infimes groupuscules d'être humains, qui parfois mènent une lutte acharnée pour maintenir contre vents et marées leur spécificité linguistique et culturelle, mais

qui parfois aussi ont déjà cédé aux incantations et aux aménités des cultures dominantes qui les environnent et les encerclent. La renaissance de cultures régionales en Europe fait partie d'un drame qui se joue sur les cinq continents. En quoi consiste cette conflictualité, cette contradiction profonde ? On peut la résumer, dans ses grandes lignes, comme suit.

Nous avons d'une part l'avancée apparemment irrésistible de **l'efficacité communicative**. Par la progression des grandes langues nationales et internationales, les espaces de communication s'élargissent de plus en plus. Selon le modèle de l'État-nation à la française ou à l'anglaise, modèle tellement séducteur et tellement ambigu, tout l'espace à l'intérieur des frontières constitue un domaine indivisible de validité de la « monnaie communicative » (pour utiliser la métaphore créée par Saussure) : tous les citoyens sont capables, ou devraient être capables, de participer à la vie de la nation par le moyen de la langue nationale. De ce point de vue, tout développement visant à réduire l'universalité de la langue nationale apparaît comme une menace non seulement à l'unité, mais à la vie civique ; il doit être perçu comme une atteinte portée à l'intégrité de l'espace communicatif. Ceci est pourtant une conception à double tranchant. Dans la mesure où les patries perdent leur importance et se fondent en des ensembles plus vastes, l'importance des langues nationales va en diminuant, elle aussi. Si nous acceptons que disparaissent les parlers locaux et régionaux, nous serons amenés, un beau jour, à accepter qu'à leur tour les langues nationales cèdent leur place aux quelques langues véhiculaires qui auront survécu, et qu'il ne reste, à plus ou moins long terme, que la seule langue à vocation authentiquement globale, à savoir l'anglais. Est-ce là ce que désirent les défenseurs d'un jacobinisme linguistique à l'intérieur des frontières de leurs nations respectives ?

Comme nous venons de voir, il existe bel et bien une antithèse à la tendance d'une extension de plus en plus dominante du principe de l'efficacité : c'est le principe de la **revendication identitaire**. Il y a le mouvement inverse qui prône un retour aux sources, aux identités irréductibles, au compartimentage conscient de l'espace communicatif. La logique de l'efficacité semble inéluctable, et pourtant elle n'est pas toute-puissante, bien au contraire. On peut en effet se demander pourquoi : pourquoi conserver des parlers à portée réduite quand on possède des instruments de communication bien plus puissants, bien plus efficaces ? Citons un exemple concret : pourquoi s'obstiner à vouloir préserver, voire renforcer des langues telles que le catalan, le galicien ou le basque, quand on dispose de l'espagnol, langue parlée par plus de trois cents millions de locuteurs, une des rares encore capables de faire face à la montée irréprouvable de l'anglais ? Pourquoi se priver volontairement d'un moyen de communication incomparablement riche et puissant ? Ou, pour citer un autre exemple, pourquoi abandonner en toute conscience le russe, langue véhiculaire munie de tant d'atouts, numériquement la plus importante de toutes les langues parlées en Europe, pour s'enfermer dans des langues telles que le lithuanien, le géorgien, l'arménien ou le kazakh ? Ou, pour descendre encore un échelon dans

la hiérarchie des langues, pourquoi opposer au petit impérialisme géorgien (qui lui, a du mal à se maintenir face au grand impérialisme russe) une résistance farouche qui se réclame d'une identité abkhaze, irréductible et unique ? Voilà des questions auxquelles il est bien malaisé de répondre si l'on s'en tient à la seule logique de l'efficacité communicative.

J'estime qu'il est impossible de comprendre la situation linguistique dans le monde d'aujourd'hui et les situations politiques et sociales corrélatives sans prendre en considération le fait que la diversité linguistique est une donnée anthropologique fondamentale. La faculté langagière de l'homme s'articule en une infinité de langues particulières, voilà une vérité triviale; mais ce qu'il convient de souligner, c'est **l'irréductibilité de la diversification**.

La diversité linguistique n'est pas un facteur aléatoire, elle n'est pas qu'un accident de parcours, qu'une simple étape que l'humanité aurait à surmonter dans sa marche vers l'unité finale. Elle est une donnée fondamentale, irréductible, inaltérable de la condition de notre espèce. Celle-ci se divise en sous-ensembles qui, si elles ne forment pas des « espèces » au sens biologique du mot, ne sont pas pour autant privés d'un pouvoir séparateur impressionnant et souvent redoutable. Selon une formule d'Éric Ericson, reprise par le célèbre éthologue Konrad Lorenz, il s'agit d'une sorte de « pseudo-spéciation », d'un processus de diversification interne qui rappelle la spéciation biologique : elle crée des barrières de communication, non pas génétiques, mais langagières. La diversification à l'infini des langues humaines est le corollaire nécessaire de notre faculté linguistique. Il y a comme une contre-réaction provenant du plus profond de nous-mêmes face à toute tentative d'uniformisation globalisatrice, contre le rouleau compresseur d'une civilisation, d'une langue unitaire et totale. Malgré les raisons apparemment irréfutables d'une certaine logique économique, nous nous offrons le « luxe » de la diversité : même ceux qui parlent des langues à diffusion supranationale se retournent vers le passé et font revivre leur patrimoine ancestral, avant qu'il ne se perde dans la nuit des temps. **Efficacité contre identité** – voilà les mots-clés d'un antagonisme profond qui sous-tend bien des conflits dans le monde actuel. L'expérience piémontaise s'inscrit dans cet antagonisme, elle aussi.

2. « LANGUE » ET « DIALECTE » : PROBLÈMES DE DÉFINITION ET D'APPLICATION

Pour fixer les idées, il convient de formuler quelques réflexions à propos des termes tant débattus de « langue » et « dialecte ». Dans l'usage préscientifique de ces termes, les critères ne sont ni clairement distingués ni rigoureusement définis. Pour mettre un peu d'ordre dans ce terrain chaotique et dangereux, l'approche de Heinz Kloss peut servir comme point de départ. Le point essentiel de cette approche est la séparation nette entre facteurs internes et facteurs externes. Les facteurs internes, purement linguistiques, ne concernent que la distance

qui sépare deux systèmes : deux variétés linguistiques peuvent être considérées comme « langues » si la distance structurale entre elles est suffisamment grande ; en revanche, si celle-ci reste inférieure à un certain seuil, les variétés en question sont à classer comme « dialectes ». On parle alors de « langue par distance », en allemand « Abstandsprache », terme qui est utilisé tel quel même en anglais. Il faut admettre, cependant, que les linguistes sont loin encore de s'être mis d'accord sur le degré de distance à partir duquel deux variétés linguistiques peuvent être qualifiées de langues ! Étant moi-même un représentant de l'école typologique, je donnerais du poids essentiellement à des différences typologiques profondes, comme la structure du système vocalique ou le type accentuel dans le domaine phonétique ; ou, dans le domaine morphosyntaxique, le type de marquage des relations fondamentales (sujet, prédicat, objet) et la structure du système des temps et des modes dans le verbe. Ce genre de différences est bien plus important que la répartition de tel ou tel trait phonétique ou la structuration du lexique, partie la plus variable et fluctuante dans toutes les langues.

En ce qui concerne les facteurs externes, c'est toute une gamme de critères qu'il faut prendre en considération. Ils se réfèrent tous au degré d'élaboration de registres « supérieurs », c'est-à-dire au-delà de la communication orale de base. Voilà ce que classifie, selon la terminologie de Kloss, comme « langue par élaboration », en allemand « Ausbausprache ». Dans nos civilisations modernes, il s'agit principalement de registres scripturaux. On peut établir une hiérarchie très simplifiée de ces registres (par ordre ascendant) :

- usage littéraire :

poésie
théâtre
prose narrative

- usage non littéraire/ usage domanial :

histoire/ philologie/ sciences humaines
jurisprudence/ administration/ politique
sciences exactes/ technologie

On peut en outre différencier les registres selon les domaines d'application :

thèmes locaux (référence locale ou régionale)
thèmes universels (référence nationale ou globale)

Une variété linguistique est plus ou moins « élaborée » selon le degré qu'elle occupe sur cette échelle.

Pour illustrer ces propos, je cite deux exemples géographiquement proches mais typologiquement très différents : l'aragonais, pour lequel le statut

de « langue » est revendiqué par certains, ne dispose pratiquement que d'un registre poétique qui se réfère exclusivement à la vie régionale ; en revanche, chaque année des ouvrages techniques et même des encyclopédies universelles sont publiés en catalan. Du point de vue historique, l'aragonais est une langue-sœur de l'espagnol tout comme son voisin puissant ; mais du point de vue de l'élaboration de registres « supérieurs » il n'est nullement comparable au catalan à l'heure actuelle. S'il est à classer comme « langue par distance » avec le même droit que le catalan, il ne saurait prétendre au statut de « langue par élaboration » ; suivant les facteurs externes il reste soumis à l'espagnol comme « dialecte », bien qu'il ne soit pas historiquement issu de celui-ci (comme c'est le cas par exemple de l'andalou).

Dans le discours publique prédominant, les deux types de critères, les critères intérieurs et les extérieurs, sont bien souvent mélangés inextricablement, ce qui donne lieu à toute sorte de malentendus et d'équivoques, quand il ne s'agit pas d'un détournement conscient à des fins précis. L'usage des termes de « langue » et « dialecte » n'est pas toujours innocent ni politiquement neutre ! Il y a, en outre, des différences nationales notables. En Italie, le terme de « dialecte » est moins dépréciatif qu'ailleurs, étant donné que les variétés linguistiques de la Péninsule jouissent jusqu'à nos jours d'une bonne santé et d'un certain prestige social et historique. Contrairement à l'usage général, l'italien *dialetto* est utilisé dans le sens de « variété inférieure (*low variety* au sens de Ferguson) dans une situation diglossique » ; le terme s'oppose de la sorte à *lingua*, qui sert à désigner la « variété supérieure (*high variety*) dans une situation diglossique ». En France, à l'inverse, le terme de « dialecte », et plus encore son quasi-synonyme « patois », a acquis des connotations franchement négatives. En Espagne, c'est le terme de « langue » que l'on a tendance à utiliser aujourd'hui à tort et à travers, la plupart du temps avec des intentions politiques claires, créant artificiellement des unités autonomes là où en termes historiques et linguistiques il n'y a en fait que des dialectes ; qu'on songe notamment à la bataille de la soi-disant « langue valencienne » !

En ce qui concerne le piémontais, on peut résumer la situation comme suit. Sous l'aspect interne, il s'agit de la variété d'un diasystème autre que le toscan, il n'est donc certainement pas justifiable de le classer comme un « dialecte de l'italien ». Sous celui externe, le piémontais d'aujourd'hui est une variété moyennement élaborée ; pour l'essentiel, il reste soumis comme « dialecte » (au sens italien du terme) à la langue nationale, comme tant d'autres variétés dans la péninsule, avec toutefois une personnalité propre qui s'affirme de plus en plus vigoureusement. Dans le reste de cette contribution, nous allons reprendre ces deux constatations plus en détail.

3. LA SPÉCIFICITÉ LINGUISTIQUE DU PIÉMONTAIS

Depuis Graziadio Ascoli, les romanistes sont d'accord pour attribuer les dialectes du nord de l'Italie à un domaine spécifique qu'on a convenu d'appeler « gallo-italien ». Ce domaine comprend, outre le piémontais, l'ensemble des parlers lombards, ligures et émiliens ; les parlers vénitiens y occupent une place à part, plus proche des dialectes centraux. Pour certains auteurs, les trois branches du rhéto-roman, à savoir le frioulan, les parlers ladins et les parlers romans des Grisons, en feraient également partie. De plus, il présente des similitudes, bien que plus éloignées, avec les parlers franco-provençaux. Le réseau des isoglosses est d'une extrême complexité ; nous nous trouvons au cœur même de la Romania, et il n'est pas étonnant de constater que des liens innombrables relient cette zone aux régions avoisinantes.

On a longtemps débattu la classification du catalan : est-ce qu'il appartient au groupe ibéro-roman, ou au groupe gallo-roman ? Des séries d'arguments ont été formulées pour l'une comme pour l'autre de ces hypothèses. En fin de compte, on a dû se rendre à l'évidence : le catalan est une *lingua puente* (selon la formule heureuse trouvée par Antonio Badía Margarit, 1953 ; voir aussi Baldinger 1971: 125-160), une langue qui sert de pont entre la Gallo-Romania et l'Ibero-Romania et qui présente des affinités tant avec l'une qu'avec l'autre. Cette constatation d'ordre linguistique correspond pleinement à sa géographie et à son devenir historique.

De la même façon, il semble évident que le piémontais est à considérer comme le prototype même d'une « langue-pont ». Il constitue, à lui seul et ensemble avec ses voisins, la transition entre les domaines italo-roman et gallo-roman. Dans les terres de Savoie anciennes, tout comme dans la région Piémont-Val d'Aoste actuelle, les parlers piémontais côtoient des variétés provençales et franco-provençales, et le français standard y est officiellement reconnu comme langue minoritaire. Nulle part ailleurs l'interpénétration de l'élément italien et l'élément français n'a été aussi profonde que dans cette région, qui fut cisalpine et transalpine à la fois, jusqu'à une date relativement récente.

Dans une perspective linguistique, le piémontais partage avec les groupes dialectaux avoisinants un certain nombre de traits typologiques importants ; ce sont tous des traits qui le distinguent profondément de l'italien central et méridional, de l'italo-roman proprement dit. Il ne faut pas oublier que la ligne de démarcation majeure à l'intérieur de la Romania, est la ligne La Spezia - Rimini qui sépare la Romania Occidentale de la Romania Orientale. C'est exactement cette ligne-là qui sépare les parlers gallo-italiens de l'italien au sens étroit, et par là même aussi la ligne qui différencie le piémontais du diasystème de l'italien standard. Pour cette théorie devenue classique, Walther von Wartburg a pris comme base certains aspects de la phonétique historique des langues romanes : sonorisation des occlusives intervocaliques, traitement du -s final, palatalisation du groupe -ct-. Mais il convient de garder en mémoire que les parlers gallo-

italiens se distinguent par d'autres traits encore de ses voisins méridionaux. Si nous reprenons les critères typologiques énumérés précédemment, nous constatons des divergences profondes :

- le système vocalique contient les voyelles antérieures arrondies /ü/ et /ö/, trait qui relie le gallo-italien au rhéto-roman et au gallo-roman
- le type accentuel favorise l'élimination des éléments post-toniques, ce qui entraîne l'augmentation du type oxyton (c'est le français moderne qui poussera cette tendance à ses ultimes conséquences)
- le marquage de la fonction subjectale se fait par un système de clitiques verbaux très complexe et élaboré (nous verrons quelques détails par la suite)
- dans le système des temps verbaux, le passé simple, dont la valeur avait été celle de marquer l'aspect aoristique, a disparu ; ainsi s'opposent, dans la langue actuelle, le système prétéritale bipartite du gallo-italien (et du français contemporain) au système prétéritale tripartite de l'italien (et de la plupart des autres langues romanes).

Nul doute donc que le piémontais, tout comme le lombard et le ligurien, est typologiquement bien différent de l'italien et qu'il se rapproche davantage du français à bien des égards. En termes strictement linguistiques, c'est indéniablement une langue à part, une « langue par distance » par rapport à l'italien, et nullement un « dialecte ». Ce point de vue est largement répandu parmi les spécialistes ; selon Bochmann (1989: 93) par exemple, le piémontais montre les particularités les plus marquantes parmi les dialectes gallo-italiens et pourrait être considéré à juste titre comme une langue à part. Le critère de la distance structurale sépare le piémontais de l'italien bien plus nettement qu'il ne sépare, par exemple, le portugais de l'espagnol, deux variétés du diasystème ibero-roman centro-occidental qui ont toujours été considérées, pour les raisons historiques que l'on connaît, comme des « langues » à part entière.

Je voudrais insister brièvement sur la question des clitiques subjectaux (cf. Spiess 1956, Bossong 1998: 783s). Voilà une des particularités typologiques majeures non seulement du piémontais, mais aussi des groupes dialectaux voisins ainsi que du rhéto-roman. La fonction subjectale est marquée dans le verbe par un triple marquage : un pronom libre facultatif, antéposé au groupe verbal ; une série de préfixes (clitiques) ; et une série des suffixes. Le paradigme tant des préfixes que des suffixes est caractérisé par des homophonies remarquables, spécifiques au seul piémontais : *i-* pour la 1^{re}, 4^e et 5^e personnes, *a-* pour la 3^e et la 6^e : *-o* pour la 1^{re} et la 6^e personne, *-e* pour la 2^e et la 5^e. Étant donné que les homophonies des deux séries, la préfixale et la suffixale, ne se recoupent pas, les formes résultant de leurs combinaisons ne sont plus ambiguës ; les 6 personnes sont clairement marquées comme suit (première classe de conjugaison régulière ; -X- symbolise la racine verbale) :

1 : <i>i-X-o</i>	4 : <i>i-X-oma</i>
2 : <i>it-X-e</i>	5 : <i>i-X-e</i>
3 : <i>a-X-a</i>	6 : <i>a-X-o</i>

C'est une configuration très particulière, pour laquelle aucun parallèle à l'intérieur de la Romania ne m'est connu ; à l'extérieur, le nahuatl classique, la langue des aztèques, montre une structuration partiellement comparable (voir Launey 1979 : 21) :

1 : <i>n-X</i>	4 : <i>t-X- /</i>
2 : <i>t-X</i>	5 : <i>am-X- /</i>
3 : \emptyset -X	6 : \emptyset -X- /

Ce système combinant préfixes et suffixes est propre aux parlers gallo-italiens, avec ses variantes respectives. S'il n'est pas sans rappeler celui du français, il en diffère pourtant assez nettement. Il constitue la transition entre le type italien (et plus largement roman), exclusivement suffixal :

1 : <i>X-o</i>	4 : <i>X-iamo</i>
2 : <i>X-i</i>	5 : <i>X-ate</i>
3 : <i>X-a</i>	6 : <i>X-ano</i>

et le type du français parlé actuel, essentiellement préfixal avec des résidus suffixaux :

1 : <i>ž-X</i>	4 : <i>(nu-X-ō →) ō-X</i>
2 : <i>t(y)-X</i>	5 : <i>vu-X-e</i>
3 : <i>i(l)-X</i>	6 : <i>i(l)(z)-X</i>

Le développement de clitiques objectaux est commun à toutes les langues romanes ; celui des clitiques subjectaux est limité au gallo-italien, au rhéto-roman et au français. La combinaison entre un jeu spécifique de préfixes et de suffixes est propre au piémontais. Ce phénomène suffirait à lui seul pour assigner à ce type une place à part ; il n'est donc aucunement justifiable de qualifier ce système, tellement différent de celui du toscan, de simplement « dialectal ».

4. LES RÉVOLUTIONS ÉCOLINGUISTIQUES EN EUROPE ET L'USAGE DU PIÉMONTAIS

Dans l'histoire linguistique de l'occident, on peut distinguer trois périodes de transformations profondes, périodes que l'on pourrait appeler « révolutions écolinguistiques » (l'expression est de Baggioni 1997). Ce sont des époques pendant lesquelles la diversité linguistique s'est accrue et développée au lieu de s'appauvrir; en d'autres termes, des périodes durant lesquelles le principe de l'identité a eu le dessus sur le principe de l'efficacité : l'affirmation d'une spécificité a prévalu sur l'expansion de l'espace communicatif. Dans une perspective historique, l'essor de l'usage littéraire cultivé du piémontais fait partie de ces mouvements.

La première de ces révolutions se résume en une seule phrase : l'universalité du latin se voit confrontée à la montée des langues vernaculaires dans leur diversité. Cette époque correspond à la naissance des grandes langues de civilisation et futures langues nationales au Moyen Âge. Des langues romanes telles que le français, l'espagnol et le portugais s'émancipent de leur langue-mère, le latin, pour se constituer en entités indépendantes et autonomes. C'est donc une période de libération des langues vernaculaires, un rapprochement des langues écrites du domaine parlé, l'arrivée au pouvoir de l'élément autochtone et populaire. Pour reprendre l'heureuse formule de Dante : c'est l'avènement de la *lingua naturalis*, celle que nous avons appris sans effort de la bouche de nos mères (ou « nourrices », selon Dante !), aux dépens de la *lingua artificialis*, la langue classique que l'on ne peut s'approprier qu'avec peine et au bout d'un long effort soutenu (voir Bossong 1990: 43-63).

Ce mouvement d'émancipation des langues dites « vulgaires », si positif en soi, n'est pourtant pas sans effets négatifs. D'une part, il est évident que l'élargissement du champ d'application des langues vernaculaires va nécessairement de pair avec la réduction, et finalement la disparition, de la langue universelle européenne déjà existante à l'époque : le latin ; tout progrès des langues vulgaires entraîne le déclin de la globalité européenne fondée sur le latin. D'autre part, il faut souligner aussi que parmi les langues vernaculaires ainsi émancipées, certaines ont été reléguées au second rang après une période de floraison, par suite d'évolutions politiques les plus diverses. Tel est le cas de l'occitan, dont le déclin en tant que grande langue littéraire est une séquelle, en dernière instance, de la croisade anti-cathare. Tel est le cas aussi du catalan, qui voit son emprise gravement réduite après la constitution d'un État espagnol unifié. Tel est le cas du galicien, qui ne réussira pas à conserver son statut de langue de culture, se trouvant encerclé par ses deux puissants voisins, l'espagnol et le portugais. Tel est le cas enfin, ne l'oublions pas, du sarde qui, après avoir été la langue juridique et administrative des *giudicati* autonomes du Moyen Âge, cède sa place au catalan d'abord, à l'espagnol ensuite et à l'italien à une époque beaucoup plus récente. Tous les cas que l'on vient d'énumérer peuvent être

caractérisés de « classiques déchus », pour reprendre une expression forgée par Harald Haarmann.

C'est l'époque non seulement des grandes langues de culture, telles que la *koiné* des troubadours ou le castillan de la cour de Tolède ; c'est aussi une période durant laquelle ont lieu des éclosions littéraires plus passagères et plus limitées dans l'espace. L'essor des langues vernaculaires fait apparaître sur la scène des variétés locales reléguées à l'arrière-fond par la suite. En France, l'usage du champenois, du picard ou de l'anglo-normand a pendant longtemps été plus dominant que celui du parler de l'Île-de-France. En Espagne, l'aragonais a joué longtemps un rôle important, avant de s'éclipser face à la montée irrésistible du castillan. Et l'histoire des différentes variétés de l'italo-roman pendant le Moyen Âge est trop bien connue ici pour que je m'y attarde. Les grandes langues nationales n'étant pas encore établies comme telles, on a expérimenté avec toute une série de langues vernaculaires locales.

En ce qui concerne le piémontais, on peut constater qu'il a fait une apparition passagère pendant cette première époque : les fameux *22 sermones subalpini*, rédigés pendant la deuxième moitié du XIIe ou au début du XIIIe siècle, montrent clairement les particularités les plus marquantes du piémontais et peuvent être considérés à juste titre comme les premiers témoins écrits de cette variété romane (voir maintenant Villata 1997). Mais l'exemple reste isolé, le modèle ne sera guère suivi. Après cette précieuse collection de sermons mélangés de passages narratifs, on ne trouve plus, jusqu'à la fin du XVe siècle, que quelques textes isolés (recueillis dans Brero & Gandolfo 1967 : 1-158 ; voir aussi par exemple Clivio 1970). Il ne s'est pas formé une variété littéraire autonome, capable de se transformer par la suite en langue nationale. L'élaboration de la langue reste confinée à un usage littéraire sporadique. Il est d'ailleurs remarquable que le registre poétique, représenté par exemple dans les *laudi* et le théâtre religieux, apparaisse sous une forme fortement italianisée (ou italienne tout court) ; le poids du toscan se fait sentir dès les débuts.

La deuxième révolution écolinguistique se produit à l'époque de la Renaissance. On peut la résumer en un mot : l'établissement des langues nationales. C'est l'époque de l'« humanisme vulgaire », de la « défense et illustration » des langues jusque là vernaculaires, l'époque à laquelle les grandes langues des États-nations naissants, telles que l'espagnol, l'italien et le français, s'émancipent définitivement de la domination latine. Leur élaboration atteint la maturité ; elles seront utilisées désormais dans tous les domaines. Au-delà des registres littéraires il se forme des registres de prose domaniale, et les langues romanes viennent à occuper l'espace réservé jusque là au latin. Pris dans ce courant, le latin recule de plus en plus ; paradoxalement, c'est en fait la « renaissance » même de la langue classique qui a accéléré ce recul : en redevenant cicéronien, le latin perd sa faculté d'adaptation et de renouvellement qui l'avait maintenu vivant durant les siècles de la « barbarie » du Moyen Âge. La redécouverte de sa pureté antique l'a sclérosé et par là entraîné sa mort.

Les grandes langues nouvelles se sont érigées en langues administratives et juridiques. L'établissement des États-nations va de pair avec l'officialisation des langues nationales respectives. Ce changement parallèle du statut de l'État et de la fonction de la langue va conduire à la formation de nouveaux centres de gravitation, si j'ose m'exprimer de la sorte (un modèle gravitationnel a été proposé récemment aussi par Calvet 1999). Il me semble en effet qu'il s'agit là d'une métaphore excellente pour décrire ce qui s'est passé à l'époque de la Renaissance. Les langues nationales se cristallisent et deviennent des centres où convergent toutes les forces de la nation. C'est comme la formation des astres et des planètes selon les modèles cosmologiques en vigueur : la matière inter-stellaire éparsse se concentre et se condense, et à partir d'un certain moment le nouveau globe ainsi constitué commence à exercer sa propre force de gravitation, attirant ou détruisant la matière qui reste autour de lui.

La force des nouvelles langues nationales agit dans deux sens opposés : d'une part, elle est dirigée contre le latin ; d'autre part, elle vise les variétés régionales. Comme nous venons de voir, la langue supranationale du Moyen Âge est marginalisée ; l'universalité européenne au niveau du clergé et des érudits est remplacée par une universalité plus restreinte du point de vue géographique – elle ne s'applique plus qu'à la nation – mais plus étendue du point de vue social – elle est destinée désormais à toutes les couches sociales. Du même coup, les langues vernaculaires locales sont reléguées au second plan, quand elles ne sont pas totalement éliminées. Ceci s'applique tout d'abord aux « classiques déchus » que nous venons d'évoquer : provençal, catalan, galicien. Mais le tour que prennent les événements a des conséquences aussi pour les variétés locales qui n'ont pas réussi à s'imposer. C'est ainsi que disparaît l'usage littéraire de langues telles que le picard ou l'aragonais, en faveur du français et de l'espagnol.

Le cas du piémontais s'inscrit dans ce cadre général, mais il présente certains traits particulièrement instructifs. Cette langue se trouve, nous y avons insisté plusieurs fois, à la charnière entre deux zones d'influence majeure : celle du français et, celle de l'italien. Elle se voit donc prise entre deux centres de gravité puissants. Par conséquent, elle se trouve dans l'impossibilité de former une entité forte et autonome : la partie ultramontaine du duché de Savoie et de Val d'Aoste gravitent vers le français, alors que le Piémont cisalpin se tourne vers la toscanité d'une langue littéraire en plein essor.

Comme l'a souligné Claudio Marazzini, les édits de politique linguistique d'Émanuel Philibert sont à cet égard d'une importance cruciale (voir son édition dans Bruni 1997 : II, 22-24 et son étude dans Bruni 1997 : I, 13-14). Ces textes sont de précieux témoignages du fait que ce prince a clairement pris conscience de la situation linguistique particulière dans laquelle se trouvait son domaine, au cœur même d'une Europe aux frontières nouvellement tracées. Ces arrêtés administratifs suivent sans doute le modèle de l'ordonnance de Villers-Cotterêts de François I^{er}. (1539). Comme dans ce fameux texte, que l'on peut considérer

comme le véritable document de fondation de l'État-nation moderne, les édits ducaux, eux aussi, ont une double visée : explicitement contre le latin, et implicitement contre les variétés locales. Dans les deux édits de 1561 et 1577 il est question d'abolir l'usage du latin dans les actes publics, et notamment dans les procédures judiciaires, en faveur de la « langue vulgaire ». Dans l'édit de 1561, rédigé en français, il est précisé que ce soit « la langue vulgaire, chaque Province la sienne ». Pour les parties ultramontaines et le Duché d'Aoste, c'est le français, parce que c'est la langue la plus « commune et générale » et par là aussi la plus « intelligible » aux peuples de ces pays. Il n'est pas question, dans ce texte, des parlers franco-provençaux, authentique langue du « peuple » d'alors. Le texte de l'édit même, rédigé dans un français pur et normalisé de l'époque, ne laisse aucun doute que c'est au français standard que l'on veut aboutir. La même constellation peut être observée dans l'édit de 1577, écrit en italien. Là encore, la toscanité parfaite du texte rend absolument clair l'intention d'entendre le terme de *lingua volgare* au sens d' « italien », et non pas d'une forme quelconque du piémontais. L'émancipation du latin se fait en faveur d'un *volgare illustre* et non pas en faveur d'un ensemble de patois rustiques. Il est intéressant de noter que l'abolition du latin est moins complète sur le versant italien des Alpes : alors que l'édit français prévoit son élimination pure et simple, sous peine de nullité et d'amende, l'édit italien favorise l'usage du *volgare* pour les « narrations des faits », alors qu'il concède aux doctes juristes de se servir du latin pour leurs « allégations » et leurs « récitations des lois » – ce qui prouve, une fois de plus, que la position du latin a été plus forte et plus durable en Italie qu'ailleurs dans la Romania.

Ni les parlers piémontais ni les variétés franco-provençales, tous les deux formant la transition entre les domaines italo- et gallo-roman, n'ont pu s'ériger en centre de gravité. Ils sont restés à l'état de variabilité primaire, n'étant utilisés qu'à des fins littéraires, plus ou moins systématiquement. Sans doute il y a eu des œuvres qui sont d'un intérêt certain, notamment des pièces de théâtre comme les farces de Gian Giorgio Allione d'Asti ou le *Cont piolèt* du marquis Carlo Giambattista Tana. Mais malgré l'existence de telles productions, il n'a jamais été question pour le piémontais, ni d'ailleurs pour le franco-provençal, tous deux « langues par distance », de prétendre à une quelconque élaboration non-littéraire. Se trouvant entre deux pôles d'attraction, ces langues n'ont pas réussi à se condenser en noyaux indépendants, bien qu'à l'intérieur du puissant duché de Savoie une telle option aurait été théoriquement possible. Mais au moment de reconstituer ses États, Émanuel Philibert ne voyait d'autre possibilité que d'adopter soit le français, soit l'italien comme langue officielle ; les jeux étaient déjà faits, il n'y avait plus de place pour d'autres langues nationales dans cette région.

La troisième révolution écolinguistique peut se résumer en cette phrase : l'éveil des langues non nationales. Ce mouvement paneuropéen sera entamé au siècle des lumières, essentiellement pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, pour se développer pleinement par la suite à l'époque du romantisme. On redé-

couvre les « classiques déchués » du Moyen Âge : en Espagne, Sarmiento publie des études érudites sur le galicien ; dans le Midi de la France, Raynouard s'enthousiasme pour l'héritage occitan. Plus tard, on fera revivre ces langues d'une façon spectaculaire : le *rexurdimento* galicien fera écho à la *renaixença* catalane ; parallèlement, le provençal prendra un nouvel essor dans les productions poétiques du Félibrige, culminant dans l'épopée *Mirèio* du prix Nobel Frédéric Mistral. Selon le modèle des cours médiévales, on rétablit partout les « jeux floraux », véritables joutes poétiques qui ne sont pas simplement des exercices rétrogrades et nostalgiques, mais qui donnent des impulsions nouvelles à des langues vernaculaires trop longtemps négligées et opprimées par la toute-puissance des grandes langues nationales. En même temps, en d'autres régions de l'Europe, on découvre les langues authentiquement populaires, avec leurs immenses héritages transmis oralement ; pour ne citer que trois exemples, c'est l'époque de la découverte des traditions populaires slovènes, serbes et carélo-finnoises.

Au Piémont, on observe pendant cette période une certaine stabilisation de la production littéraire. Selon Pacotto, le XVIII^e siècle marque le véritable essor de la littérature piémontaise : « Il settecento fu il secolo più coscientemente piemontese, il più piemontese della nostra storia, nel quale il linguaggio, dopo una serie di profonde variazioni, raggiunse la forma definitiva, con un sapore, per noi, forse, leggermente vecchiotto, ma tuttavia attuale. » (cité d'après Brero & Gandolfo 1967 : 4). Déjà au début du XVIII^e siècle, il faut signaler un poème épique sur le siège de Turin pendant la Guerre de Succession d'Espagne, *L'arpa discordata* de Francesco Antonio Tarizzo. C'est d'ailleurs un fait remarquable que Tarizzo soit également l'auteur d'un récit en prose sur ce même événement – mais rédigé en italien : le piémontais reste une langue de la poésie, la prose narrative étant un registre réservé à la langue standard. Un peu plus tard, c'est la figure d'Ignazio Isler qui domine la scène avec ses chansons satiriques, reflet fidèle et agréablement retracé de la vie populaire à Turin. D'autres poètes peuvent être ajoutés à cette brève liste ; je ne voudrais mentionner que Silvio Balbis, premier représentant d'un goût littéraire plus raffiné, aux prétentions artistiques plus élevées.

Une mention à part doit être faite à Maurizio Pipino, médiocre versificateur, mais premier théoricien de la langue. C'est à lui que nous devons la première grammaire et le premier dictionnaire du piémontais (publiés en 1783). Son activité est en accord parfait avec l'esprit du temps ; dans le courant du XVIII^e siècle, on commence un peu partout en Europe à décrire des langues minoritaires, pour lesquelles on n'avait pas, comme pour les langues nationales, établi de grammaires pendant la Renaissance. J'ai déjà mentionné les études de Martin Sarmiento sur le galicien, et j'ajoute ici la grammaire, la description historique et le dictionnaire de la langue basque, publiés par Larramendi entre 1729 et 1745.

Malgré tous ces efforts méritoires pour la « défense et illustration » du piémontais, la situation de cette langue, prise entre deux pôles de gravitation

puissants, reste précaire et inconfortable. L'attraction du français se fait sentir notamment pendant la période napoléonienne. Un intellectuel de la stature d'un Carlo Denina rêve même d'un territoire de passage capable d'unir la France et l'Italie, en y favorisant un bilinguisme italien-français plus étendu. Selon lui, le français serait mieux adapté que l'italien, langue trop littéraire et trop rétrograde, pour servir à la modernisation de la région et à son orientation européenne (voir Marazzini 1997 : I, 29). Ce qui est remarquable dans ces propos, c'est que le français a effectivement pu paraître comme une option réaliste, comme une alternative à l'italianisation progressive. À partir du piémontais, un tel choix n'est pas exclu : la situation de diglossie « dialecte » italien, que le Piémont partage avec l'Italie tout entière, prend d'autres allures dans une zone où le soi-disant « dialecte » est en réalité une langue de distance par rapport à l'italien ; il a donc pu paraître légitime de plaider pour le français au lieu de l'italien comme langue de civilisation et de communication internationale.

Cependant, de telles idées n'ont pas été appliquées par la suite. La plupart des auteurs ont accepté l'italien comme langue véhiculant la modernité. Le poids de ce centre de gravitation augmente de plus en plus pendant la première moitié du XIXe siècle, notamment grâce à l'essor d'un patriotisme italien pour lequel le modèle toscan revêt une valeur symbolique fondamentale. Il est vrai que le sentiment patriotique s'exprime parfois en piémontais, sans pour autant cesser d'être inspiré par l'amour de la « grande patrie » ; à propos de la célèbre *Piemontèisa* d'Angelo Brofferio de 1859, Pacotto a pu écrire : « Le parole erano piemontesi, perché dettate da cuori piemontesi ; ma l'anima di quei canti era italiana. » (voir Brero & Gandolfo 1967 : 57, 600s). Il est vrai aussi que la production littéraire, exclusivement poétique, gagne en ampleur et en profondeur ; sans doute le piémontais est à considérer désormais comme une langue littéraire mûre, pleinement éclos. Il n'en reste pas moins qu'il demeure cantonné dans la production poétique régionale, qu'il n'est pas utilisé pour la prose narrative et qu'il n'a aucune chance de s'ériger en langue officielle, ni même d'être reconnue comme une langue à part, en dehors du continuum dialectal italo-roman. Au Piémont comme partout ailleurs dans l'Italie unifiée, la situation diglossique est acceptée comme telle. Le piémontais a le statut d'un simple « dialecte », parmi beaucoup d'autres ; sa spécificité linguistique ne lui confère pas un statut spécial. L'option française a disparu, et avec elle la conscience d'appartenir à une terre de transition, de constituer un pont vers les régions transalpines. Cette coupure s'approfondit encore avec la perte de la Savoie française. Le Piémont est désormais une des multiples régions qui constituent la nation italienne, sans privilèges particuliers.

5. PRÉSENT ET FUTUR DE LA LANGUE PIÉMONTAISE : QUELQUES RÉFLEXIONS

Notre époque est caractérisée par la conflictualité, décrite au début de cette contribution, entre les principes antagonistes de l'efficacité communicative et de l'affirmation d'une identité particularisante. Plus que jamais dans le passé, nous observons la mort des langues à une échelle mondiale. Même parmi les langues qui jouissent encore d'une vitalité apparemment sans limites, aucune n'est à l'abri des dangers qui émanent de la globalisation linguistique. Et notamment les langues non nationales, celles qui ne sont pas appuyées par un système étatique, se trouvent aujourd'hui sous pression constante. Malgré son indubitable vitalité, qui la distingue positivement d'autres langues non officielles, le piémontais ne constitue pas une exception à cette règle. Il ne peut compter sur aucun appui officiel, aucune législation particulière ; il survit, comme tant d'autres langues qui se trouvent dans une situation comparable, grâce aux efforts de ses usagers.

Je ne suis pas qualifié pour tracer, même dans ses grandes lignes, l'histoire de l'usage littéraire du piémontais pendant le XXe siècle. Comme dans le passé, et comme dans la plupart des langues régionales et minoritaires, c'est la poésie qui prédomine. Ces dernières années, on assiste aussi à l'avancée d'une nouvelle prose narrative ; l'élargissement du champ d'usage en direction de la prose littéraire est toujours un bon signe de vitalité, une promesse d'avenir. L'apparition d'une prose domaniale reste encore timide et modeste, mais après tout, le fait que les contributions à ce congrès et à celui qui l'a précédé soient rédigées en piémontais, est de bon augure. Cette prose se réfère à des thèmes régionaux ; nous sommes encore loin d'un usage plus généralisé, avec le traitement de thèmes nationaux ou universaux. L'Italie, ce n'est pas l'Espagne où nous trouvons aujourd'hui une abondance de publications sur toutes sortes de thèmes en catalan, en basque et aussi, bien que dans une moindre mesure, en galicien. On peut se demander en effet si une évolution comme celle que l'on a observé en Espagne après la mort de Franco serait souhaitable pour un pays comme l'Italie. La coexistence des variétés régionales et de la langue nationale n'est certainement pas sans problèmes, mais en règle générale elle fonctionne sans trop de heurts et de conflits. L'Italie, ce n'est pas non plus la France, où les langues régionales, après le bruit énorme que leurs revendications ont produit il y a quelques décennies, sont en train de mourir d'une mort lente et peu spectaculaire ; elles s'éteignent de plus en plus, en toute tranquillité, et certaines d'entre elles seront enterrées sans tambour ni trompettes dans un avenir pas très lointain. En France, ce n'est pas une politique répressive qui est venue à bout des langues régionales, c'est plutôt une attitude de laisser-faire : la langue nationale s'est imposée toute seule, les mesures d'éradication installées au siècle dernier dans l'école élémentaire, ne sont plus nécessaires. En Italie, en revanche, les « dialectes » se portent encore bien, avec ou sans politique linguistique. Une

question reste toutefois posée : pour combien de temps encore ? Est-ce que les langues minoritaires peuvent résister par la littérature seule à la menace qui pèse sur elles ? Est-ce qu'elles peuvent se maintenir sans fonctions officielles ? L'avenir nous le dira.

Je voudrais conclure avec une réflexion de portée générale. Écrire dans une langue régionale, une langue « minoritaire » au sein de la nation, bien que majoritaire, voire universelle dans la région d'origine, qu'est-ce que cela signifie ? Peut-on s'offrir le luxe d'utiliser une langue à diffusion mineure quand on a des choses importantes à dire ? C'est une question que de nombreux auteurs à travers le monde ont à se poser. Tout le monde connaît Salman Rushdie ou Taslima Nasrin, mais qui les aurait lu s'ils avaient publié dans une langue indienne au lieu de l'anglais ? Des auteurs latino-américains comme José María Arguedas ou Augusto Roa Bastos, auraient-ils trouvé une audience internationale s'ils s'étaient servi comme moyen d'expression du quechua et du guarani au lieu de l'espagnol ? Évidemment, il y a les traductions, mais pourquoi passer par la traduction si l'on a déjà à sa disposition une grande langue nationale ou une langue à vocation universelle ? J'ai été impressionné par une observation, très juste à mon avis, de Sergio Gilardino, formulée à propos de Luigi Oliveri lors du dernier congrès sur le piémontais à Verceil : « Se Olivé a l'aveissa poetà con autertanta gajardia e spatuss ant un-a lengua nassional, al di d'ancheuj chiel a sarìa tra ij poeta ij pì sità dël Neuvsent europengh. » (Gilardino & Villata 1997: 161). N'est-il pas dommage que ce grand poète ne soit pas plus connu, au-delà des limites étroites des « milieux poétiques piémontais » ?

La réponse, au fond, est simple ; elle se laisse formuler comme une question alternative : s'il avait écrit exclusivement en italien, serait-il devenu un grand poète ? La langue maternelle, nous l'avons dit tout au début, forme une partie essentielle de l'identité de chacun de nous. L'assimilation à une langue apprise, une *lingua artificialis*, peut correspondre à un choix conscient, à une identification a posteriori avec un système de valeurs donné ; mais elle ne remplacera jamais complètement l'empreinte que laisse la langue primaire, absorbée pendant la première enfance. C'est cette langue-là qui servira plus tard à exprimer nos sentiments les plus profonds ; c'est dans cette langue-là que peut se former le poème. C'est la *lingua naturalis* de Dante, don universel de tous les êtres humains.

Malgré l'absence d'une politique linguistique officielle et de mesures d'encouragement, malgré la réduction progressive de sa portée communicative et de ses fonctions sociales, la langue piémontaise aura un avenir tant qu'elle sera la *lingua naturalis* de grands poètes – et tant qu'elle sera cultivée avec autant d'enthousiasme qu'elle l'est ici à Verceil !

BIBLIOGRAPHIE

- Badía Margarit, Antonio. « El subjuntivo de subordinación en las lenguas romances », *RFE* 37 (1953), 95-129.
- Baggioni, Daniel. *Langues et nations en Europe*. Paris : Payot 1997.
- Baldinger, Kurt. *La forrnación de los dominios lingüísticos en la Península Ibérica*. Madrid : Gredos 1971.
- Berruto, Gaetano. *Piemonte e Valle d'Aosta (Profilo dei dialetti italiani 1)*. Pisa : Pacini 1974.
- Bochmann, Klaus. *Regional- und Nationalitätensprachen in Frankreich, Italien und Spanien*. Leipzig : Enzyklopädie 1989.
- Bossong, Georg. « La situation actuelle de la langue sarde. Perspectives linguistiques et politiques ». *Lengas* (Revue française de sociolinguistique) 8 (1980), 33-58.
- Bossong, Georg. « Sprache und regionale Identität ». In : Georg Bossong et al. (eds.), *Westeuropäische Regionen und ihre Identität. Beiträge aus interdisziplinärer Sicht*. Mannheim : Palatium 1994, 46-61.
- Bossong, Georg. « Sprache und Identität in der hispanischen Welt ». In : Wolfgang Moelleken & Peter Weber (eds), *Neue Forschungsarbeiten zur Kontaktlinguistik*. Bonn : Dümmler 1997, 65-80.
- Bossong, Georg. « Éléments d'une typologie actancielle des langues romanes ». In : Jack Feuillet (ed.), *Actance et valence dans les langues de l'Europe* (EALT/EUROTYP 20-2). Berlin : Mouton de Gruyter 1998, 769-787.
- Brero, Camillo & Gandolfo, Renzo. *La letteratura in piemontese dalle origini al risorgimento*. Torino : Casanova 1967.
- Brero, Camillo. *Gramàtica piemontèisa*. Turin : A l'Ansègna dij Brandé 1975.
- Bruni, Francesco (ed.). *L'italiano nelle regioni. I. Lingua nazionale e identità regionali. II. Testi e documenti*. Torino: UTET 1997.
- Calvet, Louis-Jean. *Pour une écologie des langues du monde*. Paris : Plon 1999.
- Clivio, Amadeo & Clivio, Gianrenzo P. *Bibliografia ragionata della lingua regionale piemontese e dei dialetti del Piemonte e della Valle d'Aosta e della letteratura in piemontese*. Torino : Centro Studi Piemontesi 1971.
- Clivio, Gianrenzo P. « Brevi prose in volgare piemontese del quattrocento. I Testi carmagnolesi ». In : Raymond J. Cormier & Urban T. Holmes, *Essays in honor of Louis Francis Solano*. Chapel Hill : University of North Carolina Press 1970, 53-64.
- Clivio, Gianrenzo P. *Storia linguisticae dialettologia piemontese*. Torino : Centro Studi Piemontesi 1976.
- Ferguson, Charles. « Diglossia ». *Word* 15 (1959), 325-340.
- Gandolfo, Renzo. *La letteratura in piemontese dal Risorgimento ai giorni nostri*. Torino : Centro Studi Piemontesi 1972.

- Gilardino, Sergio & Villata, Bruno (eds). *Piemonte : Mille anni di lingua, di teatro et di poesia* (Convegno Vercelli 11-12 ottobre 1997). Vercelli : Vercelliviva 1997.
- Gilardino, Sergio. « Lenga regional, poesìa universal : l'art e la poética 'd Luis Olivé ». In : Gilardino & Villata (eds.) 1997: 149-205.
- Haarmann, Harald. *Soziologie der kleinen Sprachen Europas*. München : dtv 1972.
- Haarmann, Harald. *Soziologie und Politik der Sprachen Europas*. München : dtv 1975.
- Kloss, Heinz. *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen von 1800 bis 1950*. München 1952.
- Larramendi, Manuel. *El imposible vencido, o arte de la lengua vascongada*. 1729.
- Larramendi, Manuel. *Diccionario trilingüe del castellano, bascuence y latín*. Ed. Facsímil. San Sebastián : Txertoa 1984 [1745].
- Launey, Michel. *Introduction à la langue et à la littérature aztèques. 1. Grammaire*. Paris : L'Harmattan 1979.
- Marazzini, Claudio. « Piemonte e la Valle d'Aosta ». In : Bruni (ed.) 1997: I, 1-44; II, 1-54.
- Pacotto, Giuseppe. « Profilo storico ». In : Brero & Gandolfo 1967: 1-74.
- Sarmiento, Martin. « Sobre el origen de la lengua gallega ». In : J. Pensado (ed.), *Opúsculos lingüísticos gallegos del siglo XVIII*, Vigo : Galaxia 1974.
- Sarmiento, Martin. *Catálogo de voces y frases de la lengua gallega*. Ed. y estudio por J. Pensado. Salamanca : Universidad 1973 (Acta Salmanticensia, Filosofía y letras 72).
- Spiess, Federico. *Die Verwendung des Subjekt-Personalpronomens in den lombardischen Mundarten*. Bern : Francke 1956.
- Villata, Bruno. « Léssich e strutture gramaticaj dij Sermon Subalpin ancor dovrà ant ël piemontès d'ancheuj ». In : Gilardino & Villata (eds) 1997: 31-65.